

*les années à venir, auront à cœur de l'explorer et d'en tirer leçon pour la connaissance d'une œuvre, d'une carrière et d'un homme-orchestre du livre et de la culture.*

*Après Simenon, voici Hubert Nyssen. Liège a bien de la chance.*

## POUR SALUER HUBERT NYSSSEN

*Pascal Durand*<sup>1</sup>

A l'entrée du quartier de la Contrescarpe, où Hubert Nyssen a son pied-à-terre parisien, une grande fresque murale accueille le promeneur : un arbre bleu peint par Pierre Alechinsky, au bord duquel s'étagé, en position de légende verticale, un poème d'Yves Bonnefoy célébrant "l'arbre des rues".

Il y a là, si l'on y songe, l'un de ces "hasards objectifs" qui enchantaient les surréalistes. Car l'écrivain qui fit son entrée en terre romanesque avec *Le nom de l'arbre* (1973) est un homme enraciné. Rien en lui, pourtant, d'un sédentaire : l'écrivain et l'éditeur, en cet homme dédoublé, ont la tête voyageuse. L'enracinement tient plutôt, chez Nyssen romancier, à un art de la fiction qui se développe par ramifications, entrelacs, sinueuses avancées, bifurcations,

1. Professeur à l'université de Liège et directeur du Centre d'études du livre contemporain.

à la manière dont un arbre, précisément, pousse ses racines et ses branches, se durcit et prend forme au contact des résistances du sol où il s'enfonce et des vents qu'il affronte. Entendons aussi, pour prendre la mesure générale de l'œuvre, que l'arbre n'est pas ici un motif décoratif, une figure locale, mais une architecture engageant, si l'on y regarde bien, une représentation de la littérature en général et du roman en particulier.

Un auteur se reconnaît, non à des préciosités de style ni à de spectaculaires audaces de ton ou de sujet (il y suffit d'un brin de talent, et il se voit trop d'écrivains qui n'ont que cela), mais à la ramification, à travers l'œuvre, d'un même réseau métaphorique. Stendhal avait son rameau de Salzbourg pour les sentiments et le jeu de whist pour la comédie sociale ; Simenon avait ses "atmosphères" pour le décor et, pour les ressorts psychologiques du récit, ses chambres closes hantées par d'obscurs secrets de famille. Arbres, poupées gigognes et carnets disparus figurent parmi les principaux appareillages romanesques d'Hubert Nyssen. Leur insistance désigne la continuité d'une œuvre derrière les romans qui se succèdent – treize à ce jour – autant qu'elle signe la cohérence d'un imaginaire.

Il ne s'agit pas là seulement de thèmes obsédants, repérables du *Nom de l'arbre* à *Pavanes et jivas sur la tombe d'un professeur* (2004), en passant par *Des arbres dans*

*la tête* (1982) *L'Italienne au rucher* (1995 ; réintitulé *La leçon d'apiculture*, 2004) et encore *Zeg ou les infortunes de la fiction*, dont un personnage se nomme Jérôme Delarbre (2002). Il s'agit, plus fondamentalement, de métaphores structurelles et de formes imaginaires, dictant la conduite du récit et la généalogie de ses personnages. Un récit le plus souvent à tiroirs, dans lequel un plan de narration renvoie à un autre qu'il contient – comme dans *Zeg*, "sortie" en clin d'œil à Gide –, ou dans lequel, ainsi qu'on le voit dans *Pavanes*, la mort d'un personnage voit se succéder plusieurs témoins de sa vie dont chacun, avec son langage et son point de vue, va tenter de rendre raison de l'énigme que le disparu a laissée en fait de trace dans son existence. Des personnages le plus souvent hantés par un autre, une figure paternelle ou maternelle, ou encore par une forme antérieure de leur propre identité, dont rendraient raison, peut-être, des carnets retrouvés ou à retrouver, carnets du père du narrateur (dissimulés dans la ruche de *La leçon d'apiculture*), carnets de Jérôme Delarbre (dans *Zeg*), carnets de Bruno Bonopéra (dans *Pavanes*).

Affaire de superposition de différents plans de narration, sans doute. Mais il y va là, aussi, d'une épaisseur, qui est celle du temps, et donc aussi d'une certaine conscience de la précarité de la mémoire

et de l'archive qui en fixerait la trace. *Le nom de l'arbre* commençait par un autodafé ; et c'est encore un autodafé qui, dans *Zeg*, inscrit au centre du récit les signes d'une perte irréparable dont toute l'œuvre semble l'ironique conjuration.

Arbres, poupées gigognes et carnets à interroger : ces trois figures n'en font qu'une, en réalité : celle d'un dédoublement généralisé, dont on devine qu'il n'épargne pas le romancier lui-même. Non parce qu'il est professionnellement, en l'occurrence, un homme double, se présentant comme tel – et qu'il publie par ailleurs ses propres carnets d'éditeur (voir *L'éditeur et son double*, 3 vol., 1988, 1990, 1996) –, mais bien plutôt parce que, par un paradoxe du romancier qui n'est pas moins déroutant ni moins fécond que celui du comédien dont a parlé Diderot, Hubert Nyssen ne cesse pas, dans ses romans, de questionner le rapport de réciprocité que l'écrivain entretient avec ses créatures de papier et donc, au-delà, le rapport que le mensonge du roman entretient avec la vérité que le romancier met en fiction. *Le bonheur de l'imposture* (1998) l'affichait dès son titre : ce que la littérature a peut-être de plus précieux c'est qu'en elle, mieux qu'en aucune autre activité humaine, la vérité se révèle hantée par le mensonge de même que tout mensonge est habité par une vérité à faire apparaître, en un jeu de

renversements dont les rapports entre texte et sous-texte, entre sujet de la narration et sujet narré constituent d'exacts équivalents. C'est que, pour Nyssen, la "fiction" a, fort heureusement, ses "infortunes", et un roman, comme un train, peut toujours en cacher un autre. "Toute ressemblance serait accidentelle et traduirait le dépit de la réalité au spectacle de la fiction", lit-on ainsi au seuil de *Pavanes*. Laissez tout désespoir vous qui entrez : le bonheur du récit vous accueille.

De ces jeux de miroirs, d'autres avaient fait naguère, dans les années 1960, un programme dont leurs romans eussent dû être l'application formelle et la conséquence logique (bien que, pour les meilleurs d'entre eux, ces romans débordèrent leurs projets). Rien de tel chez Nyssen, pour qui il n'est pas de roman qui tienne qui ne soit d'abord affaire de narration racontable, de rebondissements, de palpitations émotionnelles et de personnages qui, pour gigognes qu'ils soient, ne sont jamais de simples poupées. Et que ces personnages hantés par leur origine et leurs doubles le soient aussi, le plus souvent, par des figures féminines insaisissables, même et surtout quand elles se sont prêtées à la caresse et à l'étreinte – telles la Norma des *Ruines de Rome* (1989), l'Aurélie de *L'Italienne au rucher* ou, plus énigmatique, la Paulina de *Pavanes* –, ajoute encore à cette séduction

d'un récit où le plaisir de dire appelle, chez le lecteur, un plaisir de voir, d'effleurer à son tour de beaux corps fuyants. Et il faudrait faire ici leur place à l'écriture, d'œuvre en œuvre moins prodigue d'effets pour se faire plus généreuse, et à l'art des variations dans lequel excelle un écrivain qui ne cache pas sa fascination pour Jean-Sébastien Bach.

Hubert Nyssen aime à faire part de l'étonnement qui l'a saisi de découvrir que le format original donné par lui aux livres Actes Sud avait déjà été adopté par certains imprimeurs du Siècle des lumières. C'est qu'ici encore, si l'on veut, il n'y a pas de hasard. Car c'est à quelques romanciers du XVIII<sup>e</sup> siècle que font songer ses romans, bien plus qu'aux modernes produits de la mort du récit balzacien et du texte mis en abyme : à Sterne, à Diderot, à Marivaux, à d'autres encore, qui savaient joindre à l'intelligence du dispositif et à l'ironie de la forme les séductions d'une fiction captivante et d'un langage discrètement érotisé.

\*

C'est dans le Sud maintenant, un autre lieu de vie et un autre arbre – le platane du mas Martin au Paradou, dans les Alpilles provençales. La maison chahutée par le

mistral et les cigales tient de la bergerie et de la caverne littéraire, envahie par les livres autant que protégée par eux. Du petit orgue longtemps installé dans l'entrée aux deux portraits de Hugo et Baudelaire qui surmontent la bibliothèque du grenier aménagé en bureau, les pièces se succèdent dans une pénombre propice aux recueils de l'écriture, de la lecture et de la traduction (ce mixte de lecture et d'écriture). Hubert Nyssen et son épouse Christine Le Boeuf – traductrice notamment de Paul Auster, Alberto Manguel et Siri Hustvedt – vivent ici depuis les années 1970, où ils savent faire bon accueil à l'étranger voyageur en pratiquant comme personne cette élégance du cœur et cette politesse de l'esprit qui portent le beau nom d'hospitalité. A deux pas du mas, une annexe, servant aujourd'hui de résidence aux écrivains de passage, abrita l'atelier de cartographie dont devaient naître, en 1978, les éditions Actes Sud, en réponse au pari, qui n'était pas gagné d'avance, d'installer en Provence et en province, à distance du 6<sup>e</sup> arrondissement et de ses connivences, une maison d'édition littéraire de rayonnement international. On sait ce qu'il en advint : installée en Arles sur la rive gauche du Rhône, forte d'un catalogue de plusieurs milliers de titres, éditrice de la collection de poche "Babel" (depuis 1989), la maison Actes Sud

continue non seulement d'exister bel et bien, mais de faire exister avec elle, dans une France qui traduit peu, des écrivains aussi importants que Paul Auster, Nina Berberova, Göran Tunström, Don DeLillo, Paul Nizon ou Torgny Lindgren, aux côtés de Nancy Huston, Alice Ferney, Raymond Jean, Jean-Luc Outers ou encore Henry Bauchau.

*Hubert Nyssen, éditeur* : sous la marque de la maison, ce n'était pas là une simple signature, mais une déclaration de principe en faveur d'une édition créatrice, qui ne ferait pas de séparation entre l'objet livre et le texte, qui supposerait que l'auteur trouverait dans son éditeur, non un docile exécutant ni un commercial implacable, mais un interlocuteur averti des complexités et des jouissances de l'écriture, lequel serait, en amont, expert d'une sorte de maïeutique du texte et, en aval, passé maître dans "l'accastillage" du livre.

Hubert Nyssen a désormais cédé la présidence d'Actes Sud à sa fille Françoise ; il y conserve une collection – "Un endroit où aller" : encore et toujours le voyage par les livres – et un bureau, dont la fenêtre donne sur la place Nina-Berberova, dans le quartier du Méjan, et laisse voir, à travers la ramure d'un platane, les quais du Rhône. La barre a été transmise, et avec elle ce qui continue de caractériser au mieux la maison Actes Sud, à savoir d'être fondée sur

une politique des auteurs davantage que sur une politique des livres.

"Dans l'édition, prescrivait Nyssen au service éditorial de sa maison, le savoir-faire est un savoir-vivre" (*Sur les quatre claviers de mon petit orgue*, 2002). En ces temps de "concentration" et de soumission croissante du livre aux impératifs d'un commerce dans lequel la valeur de la "mentale dérivée", selon l'expression de Mallarmé, tend à se mesurer en parts de marché plus qu'en densité de pensée et d'écriture, nombre de *professionnels du secteur* feraient bien d'en méditer la formule.

\*

Les textes réunis ci-après, dont la plupart ont été prononcés lors de la journée consacrée à Hubert Nyssen à l'occasion de l'inauguration du fonds qui lui est désormais consacré au sein du Centre d'études du livre contemporain de l'université de Liège, éclairent sous des angles divers les deux carrières de l'écrivain et de l'éditeur. Des universitaires, des auteurs, des amis, des collaborateurs, des proches apportent tour à tour, sur l'œuvre du romancier et la démarche du fondateur des éditions Actes Sud, le témoignage d'une analyse, d'une évocation, d'une confiance, d'un souvenir. La stratification de l'ouvrage entend

répondre de la sorte à celle de l'écrivain hanté par son double et leurs personnages de chair ou de papier<sup>1</sup>.

Première partie

L'ÉCRIVAIN

1. La journée d'études qui s'est tenue à l'université de Liège le 13 avril 2005 a été ponctuée d'extraits de l'œuvre d'Hubert Nyssen choisis et mis en voix par Françoise Wolff et Carmelo Virone, que je remercie de leur vivante participation. Ma gratitude va également aux membres du personnel de l'université de Liège ayant contribué à l'organisation pratique de la journée ou à la préparation du présent volume : Anne-Marie d'Acchille, Evelyne Libens, Pascale Scarpa, Daniel Kos, Didier Moreau.